

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1984). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 26(5), 83–87.

JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

20 MARS

Au moment où je me faisais enfin à l'idée de me soumettre à la vasectomie qu'on considère maintenant comme la seule méthode contraceptive acceptable, d'abord parce qu'elle serait bénigne, et puis surtout parce qu'elle soulagerait les femmes d'une responsabilité trop longtemps assumée par elles seules, voici que je tombe sur une chronique de Lysiane Gagnon sur le sujet. J'y apprends, entre autres choses, que si la vasectomie attire un si grand nombre de mâles ces derniers temps, ce n'est pas le résultat d'une réflexion chez eux ni même la conséquence d'une situation concrète — leurs conjointes ne pouvant plus prendre la pilule pour des raisons de santé. Non, ce revirement soudain cacherait une assez vilaine arrière-pensée: priver les femmes de leur autonomie sexuelle. Ne me sachant pas si mal intentionné, je me fouille un peu honteusement, histoire d'en avoir le cœur net. Serais-je donc, simplement du fait d'appartenir au sexe masculin, porté aux manipulations les plus viles dans le délicat domaine du sexe? Ça n'aurait rien d'étonnant, après tout, quand on sait que je suis également un violeur en puissance et un oppresseur naturel. Rien d'étonnant qu'exerçant, toujours du fait d'être affligé du pénis, le contrôle économique et politique, j'en vienne tout naturellement à exercer le contrôle des relations sexuelles de ma pauvre conjointe.

D'où hésitation et confusion. Lysiane Gagnon, féministe modérée, m'oblige à reconsidérer sérieusement une décision que j'avais prise en accord avec ma femme, la remettant *sine die*, jusqu'à ce qu'après avoir recouru à de plus banals moyens de contraception, ma conjointe elle-même, oublieuse de sa liberté sexuelle, me donne le feu vert. Mais il ne m'en reste pas moins un arrière-goût de culpabilité. On finit, à force de baigner dans cette ambiance de féminisme moralisateur, par en vouloir aux hasards de la nature de nous avoir fait naître homme, versant sombre du genre humain.

28 MARS

La littérature ne vaut pas la vie sans doute, mais pour moi la vie ne vaut rien sans la littérature, et c'est ainsi depuis si longtemps que j'ai fini par m'accommoder de cet esclavage qui est aussi, paradoxalement, une forme de salut, une tentative dérisoire de nier le vide qui s'ouvre devant moi, en moi surtout.

Je ne crois pas chercher dans la littérature une guérison — je sais bien qu'on ne guérit jamais d'exister avec l'obsession récurrente de la mort — ni même un simple soulagement. Mais quand je prétends me faire l'interprète compatissant des douleurs, des nostalgies et des attentes de mes personnages, ce sont des miennes finalement que je me fais l'écho, le langage servant à universaliser une singularité un peu encombrante. Dans cette perspective commune à tous les amateurs de fiction, écrire et lire constitueraient une sorte de détour, un divertissement pascalien, une fusion libératrice du moi et de l'autre, pour en arriver à se saisir, au-delà d'une solitude fondamentale, dans le réseau complexe d'une histoire commune.

4 AVRIL

Hier, de retour au travail après une absence de neuf mois, je retrouve un monde un peu oublié, un climat aussi, tout un ensemble de réflexes, mais surtout l'amère vérité des relations humaines — ce besoin qu'on a des autres pour se donner en spec-

tacle, exhiber son moi satisfait ou douloureux, peu importe, se vider le cœur, comme on dit. Mais dès que l'autre prend la parole, on a l'esprit ailleurs, pas toujours, disons deux fois sur trois. On a beau dire, rien ne compte autant que sa petite affaire. Le monde peut courir à sa perte — et c'est toujours ce qu'il fait, non? — tant qu'on a le loisir de jouer un rôle, fût-il modeste, on a l'impression que tous les espoirs sont permis.

18 AVRIL

Dimanche dernier, à la télé, Lucien Francœur était accueilli à Loèche, dans le Valais. Incapable de présenter sa chanson autrement qu'en prêtant serment à la modernité et à la ville, comme si on risquait de mal le comprendre. Imaginez-vous Duteil ou Ferré dans la triste obligation de préciser au public qu'ils ne sortent ni du bois ni de la glèbe et qu'ils appartiennent à Paris et à notre époque? Nos farouches modernistes doutent tellement d'eux-mêmes — ou de leur image de marque — qu'ils ne ratent jamais l'occasion de décliner leur état civil et culturel. Ils sont d'Amérique, qu'on ne s'avise pas de l'oublier. S'il fallait que, par inadvertance, on les prenne pour je ne sais qui, des Européens par exemple, ce serait vraiment intolérable. Mais les Francœur et autres rockeurs sanctifiés ont tort de s'inquiéter: leur candide arrogance les trahit dès qu'ils ouvrent la bouche. Se réclamer d'une manière aussi obsessive de la modernité, ça finit par faire vieux jeu. Et surtout ça ne garantit pas que la marchandise est de première qualité.

20 JUIN

Chez nous, la littérature appartient encore — et rien n'annonce qu'il en sera autrement — à cette zone obscure de l'être qui l'apparente aux maladies honteuses, aux vices inavouables, aux rares tabous que les média n'ont pas réussi à enfreindre, faute d'intérêt la plupart du temps ou de savoir-faire quand ils s'y sont aventurés. Il arrive, de temps à autre, que la télé relève le défi — maladroitement et en catimini —, mais ce qui frappe le plus dans les émissions dites

culturelles, c'est qu'elles semblent dès le départ souffrir de l'espèce de suspicion dans laquelle tiennent la culture ceux qui les produisent et les programment. Quelque chose de malséant s'en dégage très souvent. Ou bien l'esprit de sérieux les voue à la constipation, ou bien c'est le contraire, le désir de ne pas faire «profond» provoque une véritable diarrhée de clichés passe-partout débités sur un rythme de spot publicitaire.

Et pourtant ce n'est pas si malin que ça, on le voit bien avec *Apostrophes* dont Pivot a fait une réussite en misant, il est vrai, quoique pas toujours, sur le crêpage de chignons. Mais il y a mieux, et sans recours ni à la prise de becs ni à rien de ce qu'on appelle le spectaculaire où les grandes gueules l'emportent forcément: je parle de l'émission animée par Pierre Dumayet, *Lire c'est vivre*. Le tout dure une heure, mené par cet interviewer à peine visible et d'une discrétion exemplaire. Avec un tact de vieux renard, il permet à ses invités, des gens simples très souvent, d'entrer en contact non pas avec une œuvre ou un auteur, mais avec un livre, un seul. Oui, toute une heure consacrée à un seul livre, il faut le faire. Les entretiens sont débités en tranches de deux, trois minutes, agrémentés d'illustrations qui contribuent à recréer le climat du livre en question.

C'est ainsi que j'ai fait la découverte de *Mes amis* d'Emmanuel Bove et de *Pierrot mon ami* de Queneau, et que j'ai eu envie, une envie urgente, de relire pour la troisième ou quatrième fois *Ma vie*, une nouvelle assez longue de Tchekhov. Je le répète, c'est à peine si on voit Dumayet, de dos ou de profil, tenant un exemplaire du livre ouvert à l'endroit où son invité a souligné une phrase ou une expression qu'il lit sans effet aucun, avant de lui demander pourquoi justement il a retenu ce passage. Il y a là, bien entendu, un énorme travail de montage, mais ça ne se sent pas, et on découvre que tout un chacun, quand la question le touche vraiment, a quelque chose à dire.

Cette émission-là dont le titre aurait chez nous

quelque chose de proprement scandaleux — *Lire*, c'est vivre alors que, pour nous, dans le meilleur des cas, lire c'est partir un peu — elle vaut bien plus que toutes les campagnes de promotion de la lecture, tous les festivals du livre, tous les salons de Montréal, de Québec et de Hull, financés à grands frais par les pouvoirs publics. Quand nous aurons compris que ce n'est pas en faisant sonner la monnaie qu'on vend la littérature mais en l'aimant pour ce qu'elle est, pour sa gratuité, mais une gratuité qui peut devenir aussi nécessaire que l'air qu'on respire, que le pain et le vin et l'amour aussi, nous aurons peut-être commencé d'appivoiser ce spectre qui terrorise ceux qui prétendent gérer nos affaires culturelles.